



Gabriel Sara, la vérité comme premier soin

Ce cancérologue new-yorkais de 67 ans soigne les âmes autant que les corps. Convaincu qu'il faut informer les patients de leur réel état de santé pour les traiter au mieux, il défend cette vision dans le dernier film d'Emmanuelle Bercot, « De son vivant », où il tient son propre rôle.

PAR CHRISTINE MONIN.

New York, hôpital du Mont-Sinaï, unité de chimiothérapie. Blouse blanche impeccable, regard soucieux, le docteur Gabriel Sara fait face à un dilemme. Sa nouvelle patiente est atteinte d'un cancer du pancréas incurable. Elle l'ignore, car son médecin traitant et son mari lui cachent la gravité de son état. « Si vous avez de mauvaises nouvelles, je ne veux pas les entendre », annonce-t-elle de but en blanc. Gabriel Sara hésite. C'est la première fois qu'un malade lui fait une telle demande, à l'opposé de ses principes. Car pour l'oncologue de 67 ans, la vérité, aussi dure soit-elle, est une religion. Il refuse de la distiller par petites doses, de « l'enrober de sucre », ou de la dissimuler sous un jargon technique. Avec douceur, il explique : « Si vous voulez que je vous soigne, je dois vous dire ce que vous avez. Sinon, nous nous contenterons de bavarder autour d'un café, mais je ne serai pas votre médecin. À vous de choisir. » La patiente le regarde longuement avant de se prononcer : « Dites-moi tout ! » Plus tard, elle ose cette impossible question : « De combien de temps je dispose ? » « Normalement, de six à douze mois », répond le médecin. La femme entame alors une chimiothérapie et opère un changement de

vie radical. Elle vend l'entreprise de mode qu'elle dirige à New York pour réaliser son rêve : construire une maison en Grèce, sa terre natale. Elle y vivra trois ans avant de s'éteindre. « Si elle était restée dans l'ignorance, elle aurait continué à travailler comme une forcenée et serait morte de fatigue, conclut le médecin. La vérité vous donne le pouvoir de faire des choix qui transforment votre existence. »

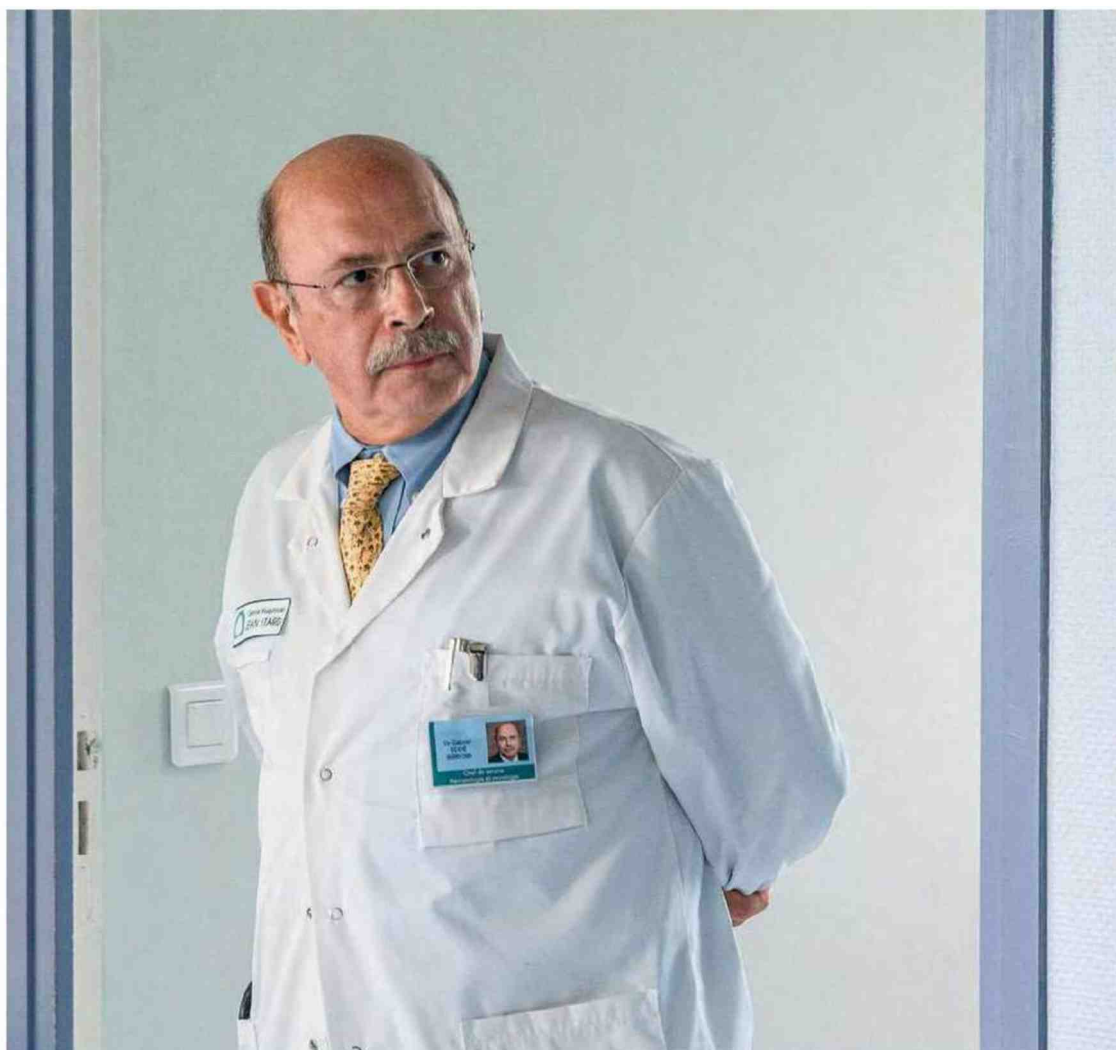
La guerre lui enseigne les bienfaits de la musique

Cette transparence est la base du pacte de confiance qui unit le Dr Sara à ses patients, qu'il considère comme de véritables partenaires. « Je ne suis pas le boss. Nous prenons les décisions à deux, avec le cancer pour ennemi commun. » Cet homme au sourire généreux et à l'accent - enveloppant - de son Liban natal plait volontiers avec les malades, les écoute, les enlace parfois, tisse avec chacun d'eux une relation unique. « La cancérologie est une médecine très technique, mais il ne faut jamais oublier que le malade ne se réduit pas à sa tumeur, c'est un être humain, avec une vie, une famille. » Gabriel Sara ne soigne pas seulement les corps, mais aussi les âmes. Il ne cesse de le rappeler à ses patients : « Vous êtes toujours vous-même, vous n'avez pas changé. » Et

Il invite ceux qu'il ne pourra pas guérir à « ranger le bureau de leur vie »

s'attelle à leur redonner du pouvoir. Il invite ceux qu'il ne pourra pas guérir à « ranger le bureau de leur vie ». À prendre une feuille et à y tracer deux colonnes. Dans la première, ils devront inscrire tout ce et ceux qu'ils adorent. Dans la seconde, tout ce et ceux qu'ils n'aiment pas beaucoup. Pour ensuite ne garder que ce qui leur procure de la joie. Même si chaque décès l'affecte, le docteur Sara tient son cap, grâce à des objectifs très clairs. « Quand un de mes patients est atteint d'un cancer que je peux soigner, je cherche à le guérir. Si sa maladie est incurable, ma mission est de l'accompagner pour que sa vie et sa mort soient les meilleures possibles. Bien sûr, je suis triste, mais le sentiment d'avoir





accompli mon devoir me procure une grande satisfaction et apaise la douleur. » La mort l'accompagne depuis ses jeunes années, quand il était secouriste, puis interne en médecine à Beyrouth, en pleine guerre du Liban. « Des voisins, des amis, des inconnus sont décédés dans mes bras. Quand je suis devenu oncologue, j'ai compris que j'étais plus à l'aise que mes collègues pour gérer la fin de vie des malades. » La guerre lui enseigne aussi le pouvoir de la musique. En 1978, alors que l'armée syrienne bombarde l'hôpital où il travaille, Gabriel Sara se réfugie avec patients et soignants dans le sous-sol d'un immeuble voisin. Ils y resteront cent jours. Les obus pleuvent. Certaines nuits, sans

discontinuer. Le jeune interne prend alors sa guitare et joue les tubes des Beatles, *La Bamba*... Les gens se mettent à taper des mains en cadence, à chanter et à danser, pour conjurer la peur.

« Kidnapper l'esprit du malade et le faire rêver »

Dans l'établissement où il travaille depuis quarante ans, le D^r Sara, auteur d'un ouvrage sur la musicothérapie, utilise toujours le chant et la musique – des danseurs de tango se produisent devant les patients en séance de chimiothérapie – pour « kidnapper l'esprit du malade et le faire rêver ». Le cancérologue a même créé un programme complet de soutien psychologique associant

arts plastiques, massages, voyages... Il envisageait d'expliciter son approche de la médecine dans un livre, mais sa rencontre avec la réalisatrice française Emmanuelle Bercot, en 2016, est venue lui offrir une autre tribune. À l'issue de la projection de son film *La Tête haute* à New York, il aborde la cinéaste : « Madame, ça vous intéresserait que je vous emmène dans les tranchées du cancer ? » Elle le suit pendant plusieurs jours, et décide de faire de cette expérience l'objet de son dernier long-métrage, *De son vivant*, sorti en novembre 2021. L'oncologue, qu'elle qualifie d'« homme hors du commun », y tient son propre rôle. Celui d'un médecin épris d'humanisme et de vérité. ■

PHOTO © 2020 LAURENT CHAMPOLISSIÈRES - ILLUS DU JIFFOQUE

